

Cappadoce : un peu d'histoire

Christian Marquant

Directeur du Centre international d'histoire religieuse (CIHR)

Il serait regrettable de réduire le périmètre de la Cappadoce au petit triangle touristique, aux paysages étonnants et aux nombreuses églises rupestres, qui entre Avanos, Nevsehir et Urgup attirent depuis quelques années des milliers de visiteurs. En effet, elle fut d'une manière bien plus large, pendant près de quatre millénaires une très vaste entité géographique, aux contours mal définis, englobant la totalité de la boucle de la Halys (aujourd'hui le Kizil Irmak) limitée au sud par les monts du Taurus, à l'est par l'Arménie, au nord par la chaîne pontique et à l'ouest par les territoires qui deviendront la Galatie et la Phrygie. Christian Marquant nous convie aujourd'hui à (re) découvrir l'histoire de cette région.

Les temps obscurs

Après une préhistoire complexe, apparaît dans ces régions à l'âge du bronze (~ 2500 avant J.-C.) une brillante civilisation. Celle-ci nous est révélée par les extraordinaires découvertes faites en 1935 à Alaca Hoyuk.

Là, dans un ensemble de treize tombes, est mis au jour un mobilier funéraire d'une incomparable richesse : vases, figurines, bijoux et « étendards » de bronze, d'argent et d'or... Hormis son nom, celui de « Hatti » conservé par ses successeurs, nous ignorons tout du peuple qui produit ces chefs-d'œuvre : les spécialistes se contentent de parler à leur sujet de « Pré-Hittites ». Cette culture est probablement en rapport avec les grandes civilisations de l'Orient. En fait, il y a très longtemps que la Syrie du nord et la Mésopotamie sont en contact avec l'Anatolie. Un texte de Tell Mardikh (aujourd'hui Ebla en Syrie) mentionne Kanesh (l'actuelle Kultepe près de Kaeseri) parmi les sept pays qui sont « dans la main du roi d'Ebla ». Mais ces renseignements sont bien maigres comparés à ceux que fournissent les centaines de tablettes, les célèbres tablettes cappadociennes, écrites en akkadien, découvertes lors des fouilles de Kultepe. Elles constituent un ensemble d'archives qui nous apprennent l'existence d'importantes colonies commerciales assyriennes, installées dans les cités de Cappadoce du XXe au XVIIIe siècle avant J.-C. Il ressort de ces documents que tout au long de cette période, ces marchands achètent de la laine et d'énormes quantités de cuivre et vendent aux Cappadociens de l'étain et des tissus fins qu'ils transportent en caravanes de leur pays, éloigné de plus de 1 500 kilomètres. Ces comptoirs répartis dans une quinzaine de villes relèvent du « Karum » de Kanesh, installé dans la ville basse de Kultepe, au pied du palais du roi. La Cappadoce est à ce moment le théâtre de réalisations architecturales grandioses, Kanesh par exemple présente alors un noyau urbain d'environ 500 mètres de diamètre renfermant des palais, des temples et des maisons, lui-même enserré dans une enceinte extérieure de plus de quatre kilomètres. De la même manière une grande vigueur créatrice se développe dans le domaine des arts, de la céramique et des métaux. Kanesh est le centre de cette production. C'est de cette ville que proviennent, en grand nombre, les plus belles pièces que l'on peut admirer aujourd'hui au musée de Kayseri et surtout au musée d'Ankara.

Le pays des Hittites

À côté des populations indigènes, commencent à apparaître à cette époque les Hittites aux origines obscures. Ils installent sur toute la Cappadoce et la zone pontique leur pouvoir à partir du XVII^e siècle et établissent, vers l'an 1600, leur capitale, au centre de leur empire, à Hattousa. Cette civilisation, l'une des plus brillantes de l'Orient ancien, est la grande rivale de l'Égypte à l'époque du nouvel empire. Les témoignages de sa prodigieuse puissance peuvent être admirés encore par les voyageurs dans de nombreux endroits et particulièrement à Bogazkoy. Vers l'an 1200, un gigantesque mouvement de populations qui associe Phrygiens et Mushki aux terribles Gasga déjà installés sur place, balaya l'Empire hittite. Sur les ruines de cet empire se constitue au XII^e siècle une mosaïque d'une douzaine de royaumes dit « néo-hittites », qui forment la confédération de Tabal ; celle-ci disparaît peu à peu au VIII^e siècle, absorbée par le flot des envahisseurs phrygiens. C'est une Anatolie en pleine décadence, organisée seulement sur sa façade égéenne avec le royaume de Lydie du roi Crésus, que conquièrent sans difficulté, au VI^e siècle, les troupes perses lors de leur foudroyante ascension. Sans culture élaborée, sans tradition puissante, les Cappadociens se plient sans résistance aux envahisseurs dont ils partagent bientôt la culture.

Perses et Grecs

Darius, vainqueur, organise les territoires de son vaste empire en « satrapies », ou provinces, dont il respecte les particularismes religieux et linguistiques.

D'origine perse, ses gouverneurs influencent les traditions locales, religieuses et artistiques enracinant la Cappadoce, comme ailleurs la Commagène ou l'Arménie, dans la tradition iranienne. L'on ignore tout du lieu de résidence de ces satrapes et il est probable qu'ils mènent une vie errante en se livrant à l'exercice de la chasse dans leur domaine immense.

La région produit principalement du gibier et du bétail et notamment des onagres, ânes sauvages, qui donnent par leur croisement avec les chevaux, des mulets dont la renommée s'étend dans tout l'Orient jusqu'à Babylone. Cependant, hormis l'élevage, le dénuement du pays est grand car le tribut qu'il verse au grand roi ne compte certes qu'une faible somme en argent mais 1 500 chevaux, 2 000 mulets et 50 000 moutons !

La chute de Darius entraîne celle de tous les princes qui sont ses tributaires. Mais la conquête de l'Asie par Alexandre ne se fait point sentir en Cappadoce qui se trouve loin du théâtre de la guerre. Aussi, jusqu'à la mort d'Alexandre, le satrape perse Ariarthe II reste-t-il indépendant. Il se voit bientôt menacé par les successeurs d'Alexandre. En 322, obligé de résister à Perdicas, qui vient à la tête d'une armée réclamer le pays qui lui est échu, Ariarthe n'hésite pas à accepter la bataille mais est vaincu, fait prisonnier et mis à mort avec ses principaux lieutenants. Son fils, qui porte le même nom que lui, réussit à s'enfuir vers l'Arménie voisine et quelques années plus tard, Perdicas étant mort, devenu allié des Séleucides de Syrie, il recouvre son trône sous le nom d'Ariarthe III.

Le royaume de Cappadoce

C'est à cette époque qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire un royaume de Cappadoce. Il est à noter que l'origine du nom du pays nous est inconnue. Certains historiens de l'Antiquité comme Pline le font dériver du fleuve Cappadox, qui aurait été l'un des affluents de l'Halys. Les autres, plus nombreux, pensent qu'il est emprunté à la langue perse ou même à une tradition plus ancienne.

< P>Archélaus est le dernier roi de Cappadoce. Habile politique, il sait lors des guerres du Triumvirat, se concilier l'amitié tant de Marc-Antoine que d'Auguste, mais les honneurs qu'il rend à Caelius César, nommé gouverneur d'Orient par Tibère, excitent la jalousie de l'empereur. Appelé à Rome pour y répondre d'accusations imaginaires, il reçoit de Tibère un accueil qui le glace de terreur. Accablé de vieillesse et d'infirmité et ne pouvant supporter le traitement ignominieux qui

lui est infligé, il meurt en 17 de l'ère chrétienne. Tibère fait immédiatement rendre un décret au Sénat par lequel la Cappadoce devient province de l'empire et pour apaiser les plaintes qui auraient pu s'élever contre cet acte politique, déclare que l'impôt dû au roi est désormais réduit de moitié.

Au sein de l'Empire romain

Si les Romains n'ont pas annexé immédiatement cette immense contrée, c'est qu'elle ne présente à leurs yeux qu'un intérêt mineur du fait de son extrême pauvreté. « Je ne connais rien de plus dénué, de plus démuné que ce royaume, rien de plus pauvre que son roi. » (Strabon, XII)

Nous connaissons bien la situation de la Cappadoce à cette époque grâce à l'œuvre de Strabon, cappadocien lui-même, qui rédige un important traité de géographie dans les premières années de l'ère chrétienne. C'est lui qui nous informe de la situation économique qui est celle du pays juste avant son intégration dans l'empire : « Mazaka est situé sur un sol peu convenable pour l'emplacement d'une ville, elle manque d'eau et n'a pas été fortifiée par des murs. Le terrain alentour est stérile et peu propre à être cultivé... Cela fait que les habitants sont obligés d'amener de fort loin ce qui est nécessaire à leur subsistance... » Strabon nous apprend également quelles sont les ressources du pays. « C'est de la Cappadoce que vient ce que l'on appelle le vermillon de Sinope qui est le meilleur de tous et que l'on nomme de Sinope parce que l'usage était de l'expédier par cette ville avant que le commerce des Éphésiens se fût étendu jusqu'à la Cappadoce même... On dit que les gens employés par Archélaus au travail des mines y trouvaient aussi des couches de cristal et de l'onyx... » Où l'on voit que l'artisanat cappadocien contemporain a des racines anciennes ! L'empereur Tibère, après avoir transformé la Cappadoce en province, donne à sa capitale, l'ancienne Mazaca, le surnom de Césarée. C'est aujourd'hui la ville de Kaesery.

La Cappadoce, devenue romaine, voit sa situation se détériorer. Les paysans qui travaillent sur les terres royales sont réduits en esclavage et les domaines vendus. Le régime sacerdotal se trouve également ébranlé par la nouvelle administration qui ne reconnaît plus le droit d'asile et la puissance du clergé. Le sort des Cappadociens en devient plus misérable qu'avant. Pourtant, sous cette fêrue d'acier, une véritable politique de mise en valeur du pays est entreprise, dont les résultats sont attestés trois siècles plus tard dans les écrits de saint Grégoire ou de saint Basile.

La Cappadoce chrétienne

Le culte du feu, qui se perpétue en Cappadoce longtemps après l'âge romain, a été introduit par les Perses. À l'époque de Strabon, les Pyrées (ou temples du feu) élevés dans la plupart des provinces attirent encore une foule d'adorateurs, mais la vénération de tout le peuple est acquise à des divinités indigènes... La grande déesse Ma est adorée à Comana et Zeus Uranos à Vannesa aujourd'hui Avanos. Mais le paganisme ne va pas résister longtemps au christianisme naissant.

La Cappadoce, géographiquement dans le prolongement de la Syrie du nord, constitue naturellement sa zone normale d'expansion. Aussi, très tôt, dès l'époque apostolique, d'Antioche les missions s'y infiltrent-elles. Le christianisme s'y développe très tôt, et l'on peut dire qu'à la fin du III^e siècle, la Cappadoce est peut-être l'une des premières provinces de l'empire à avoir sa population en majorité chrétienne. Déjà dès cette époque, de grands saints comme Grégoire le Thaumaturge y exercent leur apostolat mais c'est surtout au IV^e siècle qu'avec les « pères cappadociens », le christianisme y acquiert une autorité et un développement tout à fait exceptionnels. Des trois grands théologiens que l'on appelle ainsi, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, le premier est le plus exceptionnel.

Né en 330, il étudie comme beaucoup les lettres de son époque dans les grandes universités de l'Orient à Constantinople et à Athènes. Converti au christianisme en 357, il se sent immédiatement attiré par la vie monastique. Celle-ci, qui est apparue en Égypte un siècle plus tôt, n'est pas encore codifiée. Pour mieux la connaître il visite, en plus des ascètes de Cappadoce, les grands solitaires d'Égypte, de Syrie et de Mésopotamie. Dès son retour, il donne ses biens aux pauvres et se retire dans la solitude où il est bientôt rejoint par de nombreux disciples. Alors, s'inspirant des règles de

saint Pacôme l'Égyptien, il les groupe en petits couvents et organise sagement leur vie en leur donnant une forte direction ascétique et morale. Pour eux il rédige les Grandes règles et les Petites règles qui depuis cette époque constituent le fondement de toute vie religieuse orthodoxe. C'est sous son influence que le monachisme se répand largement en Cappadoce pour de longs siècles.

Le second titre de gloire de saint Basile est d'avoir été, devenu évêque de Césarée, l'un des principaux champions de l'orthodoxie contre l'arianisme. Cette hérésie, qui nie la divinité du Christ, a le soutien de l'empereur. Aussi, pour lutter contre l'influence de Basile, Valens décide en 371 de diviser la Cappadoce, détachant d'elle un vaste territoire dont il fait la Cappadoce Seconde et dont il confie l'autorité religieuse à un évêque arien. Cette division n'empêche pas Basile d'avoir encore autorité sur plus de 50 évêques du pays, nombre important qui atteste la puissance qu'a acquise cette province à l'époque. Cette prolifération chrétienne est encore attestée aujourd'hui par le grand nombre d'églises bâties aux IV^e et V^e siècles dans la région du Hasan Dag, dans le style des églises de Syrie du nord.

À l'origine de l'Arménie chrétienne

Le rayonnement du christianisme cappadocien et sa situation aux frontières de l'empire en font naturellement un point de départ pour le développement de la nouvelle religion vers des terres nouvelles. C'est ainsi qu'à la fin du III^e siècle, en conflit avec son souverain, un jeune arménien d'origine parthe, Grégoire, rencontra à Césarée le christianisme et s'y convertit. Revenu en Arménie, il parvient après bien des difficultés à convertir à la religion nouvelle le roi Tiridate III et sa cour. Consacré évêque par le métropolitain de Cappadoce, il jette les fondements de l'église arménienne. Il devient Grégoire l'Illuminateur, pour avoir illuminé des vérités chrétiennes le peuple arménien. Son nom est même donné à cette église qui depuis lors se nomme « Grégorienne ». Pendant plus de 100 ans c'est toujours à Césarée de Cappadoce que viennent se faire consacrer le catholicos et les évêques arméniens jusqu'au moment où, à la fin du IV^e siècle, en révolte contre Rome, l'Arménie se replie sur elle-même et se dote d'une église indépendante refusant alors de conserver ses liens d'origine pour s'inventer une fondation apostolique.

Les siècles noirs

Tout auréolée de ce prestige, la Cappadoce reste néanmoins une terre extrêmement pauvre. Saint Grégoire de Nazianze nous décrit les Cappadociens comme abrutis de misère et adonnés pour survivre au trafic honteux de dépouilles des morts. En effet, dès que le paganisme s'est éteint en Asie, les paysans ne craignant plus ni les menaces des dieux, ni les amendes auxquelles sont condamnés ceux qui violent les sépultures, créent une industrie particulièrement lucrative, celle du pillage des innombrables grottes sépulcrales qui contiennent souvent, outre les cendres des défunts, des offrandes, bijoux et armes précieuses. Saint Grégoire veut mettre fin à ces dévastations en déclarant : « Le tombeau de Mausole est énorme, mais respecté des Cariens, là nulle trace de mains violatrices. Et moi, fort élevé au-dessus des Cappadociens, vous voyez ce que j'éprouve si l'on écrivait sur moi : il est l'assassin des morts ».

La crise du Bas-Empire avec son cortège d'envahisseurs n'a pas en Orient les mêmes conséquences dramatiques qu'en Occident et le pouvoir romain se maintient en Asie mineure avec une certaine puissance. Au VII^e siècle, les envahisseurs perses menacent de renverser cette situation, mais l'action vigoureuse de l'empereur Héraclius les chasse de l'empire et les détruit. À peine ceux-ci sont-ils vaincus qu'apparaît, venu d'Arabie, un nouveau péril, celui de l'islam.

Les Arabes après avoir mis la main sur la Syrie et la Mésopotamie tournent leurs regards vers l'Anatolie. En 647 Moawiya, gouverneur de Syrie pénètre en Cappadoce et s'empare de Césarée. Cependant, les Byzantins ayant opposé une résistance trop forte, les troupes musulmanes ne parviennent pas à dépasser d'une manière permanente les monts du Taurus, et l'Asie Mineure, avec la Cappadoce en son centre, reste terre byzantine continuant à subir cependant pendant plusieurs siècles leurs razzias.

Les raids arabes qui se renouvellent chaque année de la mi-mai à la mi-juin persistent jusqu'au

IXe siècle. Ils ont pour but d'assurer l'entretien de la zone frontière de l'islam. La régularité de ces raids nous démontre que la région est toujours peuplée et conserve quelques richesses. C'est à cette époque que les habitants utilisent systématiquement les « villes souterraines » dont on peut voir encore quelques exemples à Kaymakli ou à Derinkuyu. Ces cités immenses, qui comportent parfois jusqu'à dix niveaux superposés de salles et de couloirs, peuvent accueillir des populations entières pour de longs séjours. Ces villes souterraines sont caractéristiques de la défense des villes et des cités cappadoziennes depuis des temps très anciens. Leur origine est très reculée et leur datation difficile, les chroniqueurs arabes et byzantins les connaissent mais sans doute remontent-elles à une plus lointaine Antiquité.

La Renaissance byzantine

Les victoires de l'empereur Nicéphore Phocas au cours de la seconde moitié du Xe siècle rétablissent en Cappadoce la paix et la prospérité. Les villes et villages qui y reflourissent ne sont plus exactement peuplés des mêmes familles que celles qui y ont vécu dans les temps anciens, celles-ci ayant souvent purement et simplement disparu. Ces nouvelles populations venues des quatre coins de l'empire y enracinent un caractère moins local et plus byzantin, comme l'ont démontré les recherches de Nicole Thierry. Ces populations d'origine variée n'ont en commun que leur religion, l'orthodoxie et la culture grecque dont ils parlent la langue. Cependant, Grecs de culture, ils ne le sont point de race, et les décorations de l'église d'Eski Gumus près de Nigde attestent qu'une partie au moins de ces nouveaux habitants vient du Proche-Orient. C'est à cette époque que la Cappadoce se creuse de magnifiques églises rupestres aux murs couverts de fresques d'une extraordinaire qualité comme à Tokali Kilise ou à Cavusin et dont la visite à elle seule justifie le voyage en Cappadoce.

Un État turc en Cappadoce : les Seldjoukides du Rum

La reconquête de l'Orient par les forces byzantines ne va pas durer. L'empire tiraillé par des luttes intestines et des conflits stériles s'écroule en 1071 à Mantzikert devant la puissance des Turcs, et tout l'Orient et l'Anatolie leur sont définitivement livrés, mettant fin ainsi à plus d'un millénaire de domination romaine.

Mais déjà bien avant ce désastre, les Turcomans d'Alp Arslan se sont emparés de Césarée dont les richesses sont dispersées. La ville antique ne se relève pas de ses cendres et c'est plus à l'est qu'au XIIe siècle, les musulmans édifient la ville nouvelle que l'on découvre encore aujourd'hui autour de sa citadelle avec ses bazars, khans et tekkes. À partir de ce moment, la majeure partie de l'Asie Mineure est livrée pour des siècles au parcours des nomades qui trouvent dans les massifs montagneux leur pâture d'été et hivernent dans les basses terres des côtes égéenne et méditerranéenne. Vouée à une régression quasi-totale, la continuité de l'occupation du sol n'est assurée qu'en un petit nombre de foyers privilégiés, oasis urbaines sur les plateaux et dans les vallées grecques de Cappadoce.

La fondation à la fin du XIIe siècle du sultanat du Rum (ainsi appelé parce qu'il s'est constitué sur l'ancien pays des Rumi, c'est-à-dire des Romains, nom donné à tous les chrétiens par les musulmans) met un peu d'ordre dans cette conquête et organise un État capable d'assurer à tous la paix et la prospérité. Pendant cette période, les voies commerciales reliant l'Orient et l'Occident se multiplient et l'on découvre encore avec admiration dans toute l'Anatolie les ponts et les vastes caravansérails, véritables cathédrales du commerce qui parsèment de loin en loin les grands axes de communication et de commerce. C'est de cette époque que datent les superbes monuments que l'on admire encore aujourd'hui, notamment à Nigde et dans les environs d'Aksaray. Les populations grecques qui sont restées dans leurs villages connaissent à cette époque une tranquillité qui leur semble parfois supérieure à celle qu'elles auraient connue au sein de l'Empire byzantin. La tolérance des princes seldjoukides leur permet de continuer à pratiquer leur culte, à entretenir leurs églises, et parfois même à en construire de nouvelles dont la qualité de la décoration comme à Yuksekli est si exceptionnelle qu'elle invite à nuancer les jugements généralement sévères portés sur l'art byzantin de Cappadoce de cette époque. C'est à ce moment aussi que, sous l'autorité d'Haçi Bektaş, se constitue en Cappadoce l'ordre religieux musulman des

derviches bektachis qui acquiert une grande notoriété à l'époque ottomane lorsque ses membres deviennent les conseillers spirituels des troupes d'élite que sont devenus les janissaires. Encore aujourd'hui, le saint est très vénéré par les musulmans d'Anatolie qui viennent en pèlerinage à son tombeau.

La décadence

Au XIVe siècle, l'invasion des Mongols est le signal de la ruine du pays seldjoukide. Césarée tombe entre les mains des conquérants conduits par Karaman. Celui-ci, fils d'un prince mongol après avoir épousé la fille du dernier seldjoukide du Rum, reçoit en apanage la Cappadoce.

Cette dynastie locale règne pendant un siècle et demi mais toute l'histoire de cette époque n'est qu'une succession de guerres civiles entre les différents émirs.

Les villes et les arts développés à l'époque des Seldjoukides tombent lentement dans l'oubli. Face à cette décadence, le développement à l'ouest du nouveau pouvoir ottoman laisse peu de chance de survie à la dynastie des Karaman. En 1394, Beyazit les repousse hors de la Cappadoce et en 1466 Mehmet II le Conquérant les détruit à tout jamais. La Cappadoce entre pour plus de quatre siècles dans l'Empire ottoman.

La redécouverte de la Cappadoce

La redécouverte de la Cappadoce par les voyageurs et explorateurs occidentaux est à la fois ancienne et récente. Ancienne car c'est le roi Louis XIV qui charge Paul Lucas, d'une première mission d'exploration de la Turquie. Mais peu instruit, répétant souvent avec naïveté les fables les plus incroyables, ses travaux sont toujours considérés comme farfelus et taxés d'exagération. Mais, c'est à lui que l'on doit les premières descriptions des curiosités du pays : « Je n'ai rien à dire de mon voyage de Konya à Césarée, sinon que les maisons pyramidales dont aucun auteur avant moi ni ancien, ni moderne n'a parlé, sont encore en bien plus grand nombre que je le croyais... Et l'on m'assura même que de l'autre côté d'une montagne que l'on me fit apercevoir, il y en avait plus de cent mille ! Est-ce le cimetière la ville de Césarée ? Ou plutôt une ville d'une construction particulière la seule de cette espèce qui soit dans l'univers. » C'est à Charles Texier que l'on doit la véritable révélation de la Cappadoce. Chargé par la Monarchie de juillet d'une exploration de l'Asie Mineure, il en revient avec une importante moisson d'informations, et ces contrées jusqu'à lui mal connues ou inconnues apparaissent au grand jour.

Il prouve même la sincérité de Lucas en constatant la véracité de ses assertions, principalement dans sa description des paysages d'Urgup, que l'on a toujours regardés comme complètement imaginaires. L'erreur de Lucas est d'avoir décrit comme étant l'œuvre des hommes les cônes singuliers qui couvrent la région.

Quoiqu'à son époque la Cappadoce ait été encore pauvre, elle apparaît déjà plus prospère que dans les temps anciens. Ainsi : « tout autour de la ville de Césarée, les regards s'étendent à perte de vue sur la plaine dont les riches cultures se dessinent sur le sol en compartiments de couleurs diverses... et la ville apparaît au milieu d'une verdure éblouissante... Cette vaste plaine est peuplée de nombreux villages, presque tous occupés par une population chrétienne qui ont chacun un monastère. »

Texier nous présente en effet, une Cappadoce à la population hétérogène : « les habitants sont divisés en trois classes... les musulmans sont peu nombreux, les Arméniens plus nombreux que les Turcs vivent en bonne intelligence avec ces derniers. Les Grecs forment la majeure partie de la population. Le caractère de cette race diffère essentiellement de ceux de Smyrne et il n'y en a pas un qui connaisse la langue. Les prêtres en font seulement usage dans la liturgie... »

Dans ce panorama, il est le premier à nous parler avec précision des lieux les plus fréquentés aujourd'hui. Ainsi voici comment il nous présente Urgup au siècle dernier :

« Cette petite ville contrairement à toutes celles de la Cappadoce présente une apparence de prospérité. Son sol ingrat est couvert sur toute la plaine environnante d'une épaisse couche de terre végétale dont la fertilité compense agréablement aux yeux des habitants, le fait d'habiter des lieux aussi sauvages. Les plateaux qui environnent Urgup offrent aux troupeaux des pâturages abondants, aux laboureurs de belles moissons et aux fermiers des fruits de toutes espèces qu'ils exportent frais ou secs jusqu'à Césarée pour être envoyés à Constantinople... »

Texier évoque avec intérêt pour nous l'action menée par les autorités ottomanes pour fixer les populations turques qui à son époque sont encore en grande partie nomades.

Ainsi, nous parlant de Nevsehir, l'antique Nysse, il nous dit : « la population de cette petite ville est composée presque entièrement de familles grecques sous la juridiction d'un évêque mais vers 1763, le pacha fit bâtir une mosquée pour le petit noyau de la population musulmane car ce fut toujours le souci des gouverneurs d'inspirer aux populations nomades le goût de la vie sédentaire, seul moyen de faire rentrer régulièrement l'impôt et de pacifier ces régions. Les plus habiles sont parvenus à leur fin et l'on cite plusieurs villes qui doivent leur existence à cette politique. »

Texier s'intéresse peu, dans sa description du pays, au patrimoine archéologique qui doit attendre un siècle encore avant de nous être pleinement révélé. Il nous dit seulement de Gorème : « les chapelles de Gorème, éloignées du séjour des hommes, ont échappé aux barbares transformations qu'ont subi celles de la ville... » Il veut parler ainsi des nouvelles églises qu'il voit bâtir un peu partout aux quatre coins du pays sur les vestiges des temples antiques. Celles-ci, comme à Derinkuyu, parsèment encore aujourd'hui le paysage anatolien. Le regard de Texier nous indique ce que les autres voyageurs qui parcourent le pays confirment par la suite : l'amélioration sensible du niveau de vie et de la richesse de la Cappadoce à la fin du siècle dernier. Cependant, cet enrichissement si profitable aux populations, va être sans lendemain.

Une conséquence de la guerre de 1914 – 1918

Après la défaite de l'Empire ottoman, allié aux empires centraux pendant la grande guerre, le traité de Sèvres partage l'Asie Mineure en zones d'influences contrôlées par la France, l'Angleterre, l'Italie et la Grèce. Cette occupation déclenche autour de Mustapha Kemal une violente réaction qui donne naissance à la Turquie moderne. La guerre qui s'ensuivit, aboutit en 1922 à l'éviction complète des forces d'occupation et notamment des Grecs qui, partis de Smyrne, ont occupé toute la partie occidentale de l'Anatolie. La défaite des Grecs, qui reconnaissent au congrès de Lausanne en 1923 les torts « causés en Anatolie par leurs actes, contraires aux lois de la guerre », Cette expulsion dramatique entraîne pour la Cappadoce un changement complet de physionomie. Les villages, églises et monastères, vestiges matériels d'une occupation millénaire, dont on peut voir encore aujourd'hui, à Mustafa Pacha l'ancienne Sinasos notamment, les nombreux témoignages sont en effet abandonnés à des populations venus du Caucase ou de Thrace, qui n'ont avec cette région aucune affinité historique ni aucune tradition. Vieille terre chrétienne, la Cappadoce ancienne avec son patrimoine va disparaître dans l'indifférence générale.

La Cappadoce demain ?

C'est au père de Jerphagon que revient le mérite de la révélation et indirectement de la sauvegarde du patrimoine byzantin de la Cappadoce. C'est lui qui le premier arpente les mille et une vallées du pays, livrant à l'admiration du monde entier les merveilleuses peintures de cette région. L'importance de cette découverte fait que lui-même définit la Cappadoce comme une « nouvelle province de l'art byzantin ». Mais, vide de ses habitants d'origine, dans une Turquie en pleine expansion, dans une Cappadoce en pleine mutation économique, que vont devenir demain, ces merveilleux témoignages du passé ? Déjà depuis 20 ans les autorités turques ont entrepris pour les sites les plus prestigieux un travail de sauvegarde, mais que va-t-il advenir de ces milliers de chapelles, églises et tombeaux, exemples uniques du génie de la Cappadoce, si ces mêmes autorités ne décident pas très vite un plan général de protection étendu à l'ensemble de la région. Espérons que le développement du tourisme fera prendre conscience au plus vite, à toutes les autorités concernées, turques ou internationales, à travers l'Unesco notamment, l'urgence de

l'action à mener, afin que, pour les temps à venir la Cappadoce reste encore pour ceux qui l'arpenteront une terre d'enchantement.

Christian Marquant

Septembre 1989

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

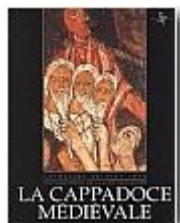
Bibliographie



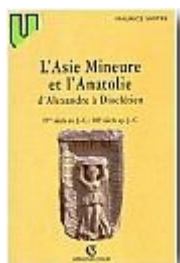
Arts de Cappadoce
Sous la direction de Luciano Giovannini
Nagel, Genève, 1971



Sources classiques concernant la Cappadoce
L. Franck
In Revue Hittite et Asianique, volume 24
1966



La Cappadoce médiévale
Catherine Jolivet-Levy, photographies de Claude Sauvageot
La nuit des temps
Zodiaque, Paris, 2001



L'Asie mineure et l'Anatolie, d'Alexandre à Dioclétien : IV^e s. av. J.-C. - III^e s. ap. J.C.
Maurice Sartre
Armand Colin, Paris, 1997



L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.C. – 235 après J.C.)
Maurice Sartre
Seuil, Paris, 1991